

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [3]

Artikel: New York - Paris : vers le meilleur des mondes ?

Autor: Moreau, Thérèse

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

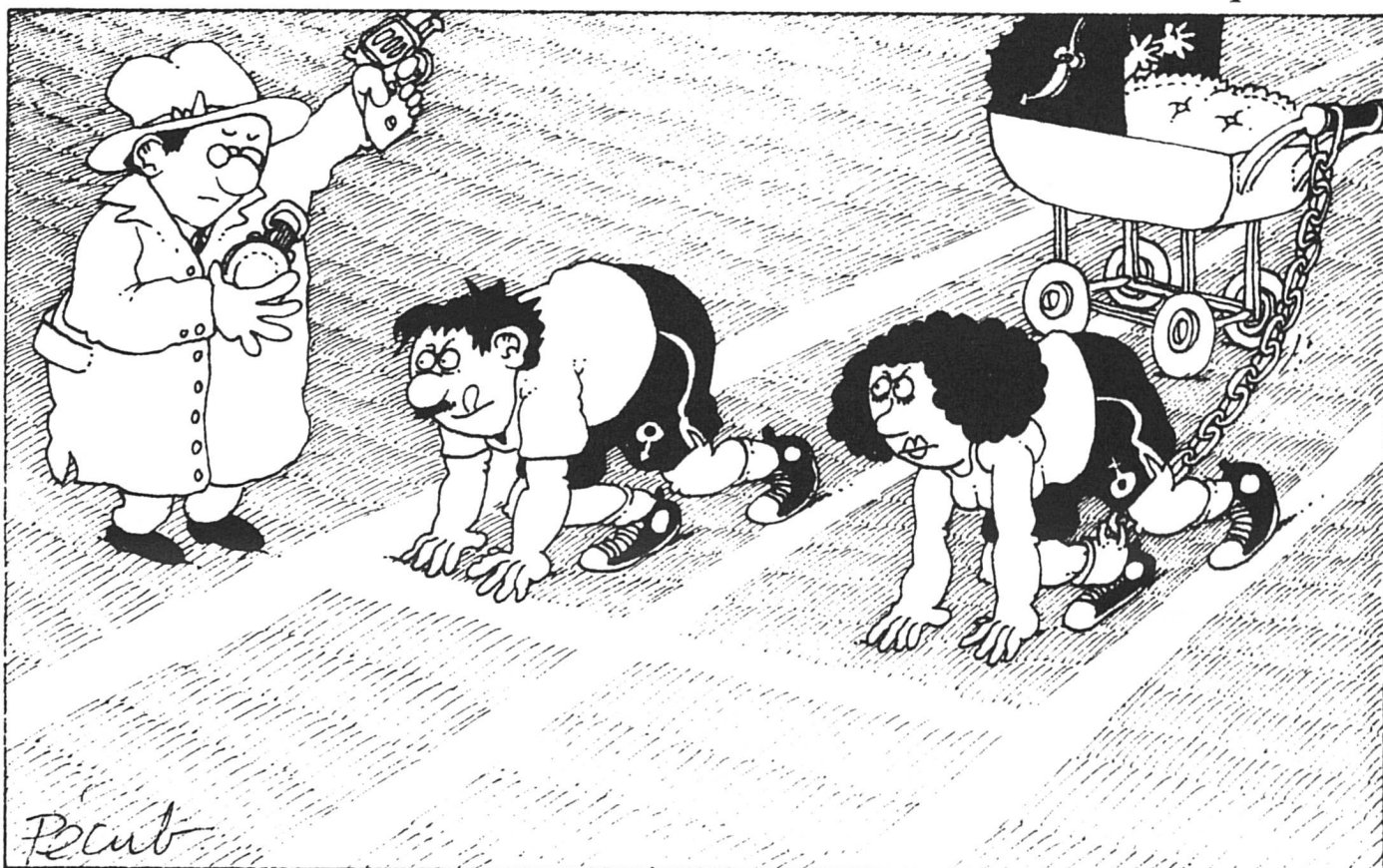
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NEW YORK - PARIS VERS LE MEILLEUR DES MONDES ?

Vu par Pecub



Thérèse Moreau est écrivaine et enseignante. Française, mariée avec un Américain, elle a vécu longtemps aux Etats-Unis dans les années 60/70 avant de venir s'installer en Suisse. Elle est retournée pour la première fois cet hiver depuis dix ans au pays de ses premiers combats féministes. Un mois après, elle assistait au colloque « Génétique, procréation et droit » à Paris... et découvrait d'étranges connivences entre ses deux voyages. Relisez « Le meilleur des mondes » d'Aldous Huxley. Ses talents de prophète n'ont rien à envier à ceux d'Orwell. (réd.).

20 décembre 1984. Du hublot, le vitrail multicolore des lumières de la Nouvelle-Angleterre. Je rentre au pays du féminisme, je vais enfin pouvoir respirer ! De fait, dès notre arri-

vée, ce n'est pas seulement la langue qui indique que nous ne sommes plus en Suisse, mais la visibilité des femmes. Durant tout notre séjour, nous côtoierons des femmes de tout âge : hôtesses d'accueil, serveuses, agentes de la circulation, personnel d'agence — mais aussi douanières, officières de l'immigration (aussi peu aimables que naguère leurs collègues masculins), chauffeuses de taxi, professeuses, professionnelles de la politique et du mouvement des femmes, étudiantes, etc. Les femmes représentent 45 % de la population active et même si une hiérarchie existe, elles sont « dans le monde ».

LES JEUNES DE L'AMERIQUE MOYENNE

Une partie de notre séjour s'est passée en famille. Nous avons revu nos dix-sept nièces et neveux, leurs parents,

maris, enfants et ami-e-s. Aucun-e ne se considère comme féministe mais les femmes ne croient pas non plus à la mystique féminine. Toutes les filles d'âge non scolaire (8 sur 10) ont un métier, six d'entre elles ont une profession « féminine » (infirmières, enseignantes, décoratrices...), une est ingénieure à la NASA, l'autre cadre supérieure dans une banque. Sauf cette dernière qui attribue sa conscientisation à ses études, à la maison elles reproduisent tous les stéréotypes : elles servent les hommes qui les entourent, se désintéressent de la politique et de la lecture, font de la broderie et des travaux de « dames ».

Quant aux garçons — ce sera vrai également chez la plupart de nos ami-e-s —, le féminisme, le partage des tâches ne les intéressent pas... Certains se plaindront qu'un de leurs cousins s'occupe trop de son bébé, on le trouve « sissy ». Dans les universités les « fraternités »,

organisations machistes s'il en est, re-fleurissent, ainsi que le prestige de l'uniforme. La publicité ne s'y trompe pas : produits ménagers, repas quotidiens, produits pour bébé restent exclusivement l'apanage de la femme dont la libération devient un support de vente. La télévision permet d'ailleurs la banalisation de tous les mouvements contestataires : être une femme libérée c'est utiliser les boîtes de soupe X, être écologiste c'est boire la boisson « naturelle » Z...

Nous n'avons rencontré qu'une jeune se disant féministe. Elle a 18 ans, suit des cours aux « Women's Studies » de son université. Pourtant, elle n'a pas choisi la meilleure ni la plus féministe, contrairement à ce que souhaitaient ses parents. Elle aura donc du mal à entrer en compétition sur le marché du travail avec des hommes qui seront mieux préparés. Chose étrange, elle nous a longuement parlé du « bon vieux temps » où ses parents et nous faisions de l'activisme féministe mais elle ne s'engage pas, n'a pas de projet d'avenir, pas même professionnel. Elle ne pense pas pouvoir diriger sa vie, encore moins changer le cours des événements.

Personne ne veut s'engager affectivement. Toutes et tous croient inévitables la crise et les « mauvais jours ». C'est le destin, tout comme l'est l'augmentation de l'alcoolisme des jeunes, ou la drogue.

LE MILIEU FÉMINISTE, CELLES DE QUARANTE ANS

J'ai revu Maxine avec qui j'avais milité autrefois. Elle est directrice de l'orientation et du plan à WEAL (Women's Equity Action League), organisation non gouvernementale dont le but est la promotion de l'égalité.

Chez elle, comme chez les autres — femmes et hommes — ce qui m'a le plus impressionnée fut la fatigue, l'absence totale de vie personnelle. Elles-ils travaillent du matin au soir, rapportent les dossiers à la maison, rognent, voire suppriment l'heure du déjeuner. Maxine est un exemple poussé à la caricature, elle partage les tâches domestiques avec son mari et ses enfants : pourtant elle n'a plus de temps pour rien, ne participe plus au Mouvement. N'y a-t-il pas contradiction à travailler pour la libération de la femme et être soi-même (sur)exploitée par la cause ? Le « bon vieux temps » de sa fille n'est-il pas celui où des adultes prenaient le temps de l'inclure dans leurs activités ? Un seul couple de notre connaissance a pu sauvegarder son temps de loisir ; le mari travaille à mi-temps... Alors ne devrions-nous pas repenser la notion de travail ? Promouvoir le partage du travail professionnel autant que domestique ?

40 000 PROFESSIONNELS

Au cours de notre séjour, nous avons participé à la réunion annuelle des professeur-e-s de langues et littératures modernes et là j'ai reconnu « 1984 ». Des dizaines de milliers d'hommes en costume trois pièces côtoyaient des milliers de femmes en costume « exécutive » — jupe serrée fendue —, chemisier blanc avec ou sans cravate, veste cintrée...

Une des nouvelles caractéristiques de l'Amérique m'a paru être l'absence du désir comme de la présence d'enfants. Peu des jeunes adultes recherchaient une relation stable, avaient ou voulaient des enfants. Être attaché-e à quelqu'un, avoir des responsabilités envers autrui est un handicap dans la course à la réussite financière. La maternité, l'enfant portent préjudice à l'épanouissement des femmes qui veulent réussir professionnellement. Deux messages contradictoires coexistent : pour être une femme il faut être mère, mais pour être tout simplement, il faut travailler et pour cela ne pas avoir d'enfant. Ce sont ces mêmes préjugés que j'ai retrouvés dans nombre d'interventions du colloque « Génétique, Procréation et Droit » tenu à Paris en janvier, auquel j'ai participé à mon retour des USA.

LE BONHEUR PAR LA SCIENCE

La tribune était majoritairement masculine : pas de biologiste ni de généticienne, quelques psys, journalistes et juristes femmes. Le discours tenu par les hommes de science est connu : la science travaille pour le bonheur des couples, elle est désintéressée. Je ne retiendrai ici que les propos d'une juriste. Pour elle comme pour la plupart des personnes qui siégeaient, la science est pure de toute idéologie, de toute tentation totalitaire ; aussi sa recommandation fut-elle d'officialiser les nouvelles techniques de procréation. Curieusement, le point de départ était le transexualisme, la nécessité de donner un nouvel état civil et de permettre le mariage des transsexuels.

L'exemple de la Sarah biblique, repris par beaucoup, lui semble donner à la fonction de mère porteuse « des titres de noblesse ». Pourtant Hagar, qui enfanta pour le compte de Sarah, était une esclave — donc une propriété, une chose que Sarah renvoya avec son enfant (Abraham laissa faire). La location d'utérus pourrait se faire pour cause de stérilité ou de convenance, aggravant ainsi le morcellement de la femme : cerveau ou utérus. La loi garantirait le respect d'un bon contrat, certaines gagnant leur vie dans le monde des hommes, les autres devenant des poulinières.

Michelle Gobert envisage même que l'on retarde la maternité jusqu'à l'âge de la retraite ; on remettrait dans l'utérus de la femme ménopausée l'embryon qu'elle aurait fait congeler en sa jeunesse. Il y aurait urgence à dire « quelle est la filiation de ces enfants nouvelle manière », car ces techniques d'« amélioration de la reproduction humaine » vont « suppléer à la nature voire en recréer une autre, et l'homme les met et les mettra de plus en plus au service de sa volonté d'avoir un enfant ». Je crains qu'on n'entende ici par « homme » l'être masculin : les hommes ont toujours voulu avoir des enfants sans femme, verra-t-on naître le monde imaginé par Huxley ou encore un où des hommes devenus « femmes », des transsexuels, se feraient insuffler dans leurs utérus artificiels des embryons congelés ?

MIROIR AUX ALOUETTES

Devons-nous nécessairement devenir AUTRES pour obtenir une juste égalité ? Le féminisme n'est-il que l'intégration des femmes dans un monde masculiniste ? Intégration qui d'ailleurs ne concerne que les plus brillantes, les plus qualifiées, les plus riches. Aux Etats-Unis, il y a 13 millions de femmes pauvres, dont 70 % de femmes âgées, et moins de femmes à l'université qu'en 1970. Celles qui réussissent sont soit célibataires soit sans enfant. Alors qu'une promotion est plus facile à un homme marié avec des enfants, elle est refusée à une mère de famille : les employeurs exigent des jeunes femmes un contrat les engageant à ne pas se trouver enceintes pendant X années. Ces nouvelles techniques de reproduction ne serviront-elles pas de miroir aux alouettes aux femmes d'un futur trop proche ? Je m'effraye, pour ma part, que l'armée s'intéresse tant aux femmes ; je m'interroge avant tout sur le financement de la recherche génétique.

Les femmes refusent, avec raison, d'être définies par le seul biologique. Mais doivent-elles pour autant oublier qu'elles ont un corps et que la différence sexuelle existe ? L'homme, l'être sexué masculin, a souvent prétendu n'être que spiritualité pure, ne pas avoir de sexe, d'individualité : on travaillait dans l'atemporalité pour l'éternel. Nous avons, je crois, l'avantage de savoir que nous sommes mortelles, qu'une génération remplace l'autre, que notre corps a des besoins et des exigences. Cela nous « animalise » aux yeux des hommes, mais c'est à mon sens une force, un espoir. Car nier notre féminité, refouler notre « être-femme » c'est contribuer à la déshumanisation de la société toute entière et par là même à la mort du féminisme.

Thérèse Moreau